

EVA CHAUSSINAND

École Normale Supérieure de Lyon

L'empathie a-t-elle un style ? Le cas de *D'autres vies que la mienne* d'Emmanuel Carrère

Résumé

À travers l'exemple de *D'autres vies que la mienne* d'Emmanuel Carrère (2009), ouvrage de non-fiction représentatif d'un pan de la littérature française contemporaine plaçant l'empathie au cœur du récit, on cherche dans ce chapitre à identifier les faits de langue et les moyens discursifs qui sous-tendent la thématisation du sentiment empathique. Registre de langue, figures de discours, modalités de phrase et procédés de modalisation, stratégies énonciatives et travail du point de vue constituent les points d'entrée principaux de cette approche stylistique de l'empathie.

Mots-clés : Emmanuel Carrère, littérature contemporaine, stylistique, figures de discours, énonciation, point de vue

Abstract

Through the example of the non-fiction novel *D'autres vies que la mienne* by Emmanuel Carrère (2009), representing a branch of contemporary French literature that places empathy at the heart of the narrative, this chapter seeks to identify the linguistic and discursive means underlying the thematization of the empathetic feeling. Language register, figures of speech, sentence modalities and modalizations, enunciative strategies and changes of points of view are the main markers of this stylistic approach to empathy.

Keywords: Emmanuel Carrère, contemporary literature, stylistics, figures of speech, enunciation, point of view

Écrivain, journaliste, scénariste et réalisateur, Emmanuel Carrère a aussi publié des biographies, notamment celle de l'auteur américain Philip K. Dick, intitulée *Je suis vivant et vous êtes morts* (1993). Dans *Emmanuel Carrère : faire effraction dans le réel*, Fabrice Gobert (2018, 53) souligne un aspect frappant de ce travail de biographe, à savoir « la capacité d'Emmanuel à se “mettre à la place” de Philip K. Dick. À imaginer ce qu'il y avait dans sa tête et comment il avait vécu les événements importants de sa vie ». Suite à cette première expérience de la « relation biographique » (Boyer-Weinmann 2005), Carrère semble s'être imposé comme un maître de la « focalisation interne », spécialiste en l'art de mêler « les angles de vision » et de « se mettre “dans la tête” » d'autrui (Rabaté 2018, 297), autant d'expressions qui rejoignent la définition commune de l'empathie comme faculté de se mettre à la place d'autrui, de percevoir et comprendre ce qu'il ressent. Depuis, ses récits continuent de creuser un « travail inlassable sur le point de vue » (Brière 2018, 343). C'est sans doute pourquoi, de tous les écrivains français contemporains, Carrère est celui dont l'œuvre est la plus régulièrement commentée en termes d'empathie, aussi bien dans la critique médiatique que dans les travaux académiques. Laurent Demanze (2019, 28) affirme par exemple qu'un « mouvement empathique » traverse l'ensemble de la production d'Emmanuel Carrère.

Représenter l'empathie : niveaux thématiques et narratifs

C'est au sujet du récit *D'autres vies que la mienne* que le mot « empathie » revient le plus souvent. À sa sortie en 2009, l'ouvrage est ainsi qualifié de « beau livre empathique » dans *L'Express* (Dufay 2009). Dans *Réparer le monde*, Alexandre Gefen le décrit comme le « meilleur exemple » (2017, 158) de « chef d'œuvre empathique » (13), le plaçant au cœur de son étude sur les rapports entre littérature contemporaine et éthique du *care*.

Dans *D'autres vies que la mienne*, Carrère narre sa rencontre avec deux familles victimes d'événements dramatiques. Alors qu'il se trouve en vacances au Sri Lanka avec sa compagne Hélène et leurs enfants respectifs, un couple d'amis rencontré sur place, Delphine et Jérôme, perd leur fille de quatre ans, prénommée Juliette, emportée par le tsunami qui ravage la région. Cet épisode occupe la première partie de cet ouvrage en forme de diptyque. Dans un second temps, plus développé, Carrère se concentre sur la disparition tragique d'une autre Juliette,

sa belle-sœur, foudroyée par la récidive d'un cancer, et laissant derrière elle son mari Patrice, et ses trois filles en bas âge. Le lendemain de son décès, l'écrivain rencontre Étienne Rigal, collègue et ami de Juliette, boiteux comme elle à la suite d'un cancer. C'est au récit que fait Étienne de la vie de Juliette et de leur travail de juges au tribunal d'instance de Vienne qu'est consacrée la majeure partie de ce second volet.

On le voit, ce récit à la chronologie disloquée ne se prête guère au résumé. Ce qui relie l'ensemble des épisodes, c'est le geste de décentrement d'Emmanuel Carrère, qui prend en charge le récit d'autres vies que la sienne – le titre est en cela programmatique –, des existences ordinaires marquées par l'expérience du deuil ou de la maladie. Bien qu'en retrait, l'écrivain continue à dire *je*, à parler en son nom, puisqu'un pacte référentiel, un « protocole de véracité » (Demanze 2014a, 7) vient s'ajouter au contrat de lecture. Pour qualifier ce récit, entre confession autobiographique et enquête biographique, la critique parle d'autobiographie « ouverte » (Jurga 2021, 69) ou d'« allo-biographie » (Bouju 2014, 92) : l'auteur-narrateur se place avant tout en témoin de la vie d'autrui, chargé d'en rendre compte avec transparence et sincérité, et avec empathie. Dans cet ouvrage, c'est donc la mise en scène de la démarche empathique du narrateur face aux histoires douloureuses dont il s'empare qui porte la diégèse et nourrit l'intensité émotionnelle, fondant même l'espoir d'un soin apporté à autrui par l'écrit.

D'autres vies que la mienne marque ainsi un tournant dans l'œuvre d'Emmanuel Carrère, après le premier tournant qu'avait constitué la publication de *L'Adversaire* en 2000, l'écrivain y délaissant la fiction pour la non-fiction et passant à la première personne. Dans *D'autres vies que la mienne*, Carrère conserve ces principes poétiques, mais opère un changement fort en termes d'*ethos* et d'éthique. De fait, au terme de ce récit quasiment initiatique, Carrère affirme s'être découvert une aptitude inédite à l'altérité, au bonheur et à l'amour, entamant une « *vita nova* » (Demanze 2014a, 6), loin des angoisses et du penchant à la noirceur que *L'Adversaire* ou *Un Roman russe* (2007) dévoilaient. C'est bien cette transformation qu'exprime Carrère lui-même à la fin du livre : « je préfère ce qui me rapproche des autres hommes à ce qui m'en distingue. Cela aussi est nouveau » (Carrère 2009, 308).

C'est donc incontestablement l'empathie qui est au cœur de cet ouvrage, ce que l'écrivain confirme dans un entretien : « aucun des malheurs racontés dans ce livre [...] ne m'a été infligé. La question se pose en termes d'empathie, de capacité à se projeter dans ce que vit autrui, à se demander comment on se tirerait

d'épreuves comparables » (Carrère et Kaprièlian 2015, 14). Dès lors, dans le récit, la faculté d'empathie est thématisée à plusieurs niveaux – empathie des personnages entre eux, empathie de l'auteur pour ses personnages –, représentée dans son processus, questionnée dans ses limites, tout en étant un effet recherché pour le lecteur. Comment la langue, le style d'Emmanuel Carrère accompagnent-ils cette place centrale de l'empathie ? Peut-on identifier les caractéristiques d'un style empathique à travers ce récit paradigmique ?

Scrupules éthiques et sécheresse pathétique

Des pistes de réflexion ont déjà émergé autour de la question, la critique insistant notamment sur ce que l'exigence de tact et de justesse vis-à-vis des récits dont l'écrivain s'empare fait à sa prose, fréquemment décrite en termes de douceur, simplicité, clarté, lisibilité, ou sobriété (Burgelin 2014). De fait, c'est sans doute mû par des questionnements éthiques, et pour conjurer la peur du voyeurisme, de l'imposture ou de l'indécence liée à la prise en charge des souffrances d'autrui, qu'Emmanuel Carrère adopte cette langue qu'il qualifie de « vernaculaire » (Demanze 2014b, 17), imitant le français parlé standard, à la syntaxe peu recherchée et au vocabulaire commun, cliché voire familier, comme pour couper court à tout sentimentalisme malvenu, à tout lyrisme outrancier, à toute emphase artificielle. L'écrivain donne lui-même des clés d'analyse dans son récit, lorsqu'il pose en contre-modèle de son écriture les « tire-larmes » (Carrère 2009, 83) éhontés des scénaristes dans les films dramatiques, préférant quant à lui faire preuve de mesure dans l'expressivité émotive. Le style empathique, déterminé par des scrupules éthiques, par une certaine déontologie, et cherchant à s'éloigner de tout pathos excessif, pourrait donc en première instance être qualifié d'« *arte povera* » (Gefen 2017, 161). L'écrivain rend les expériences décrites partageables par le choix d'une langue commune, accessible, et se voulant paradoxalement très expressive dans sa sobriété même.

Il semblerait presque que le style d'Emmanuel Carrère désarme le commentaire critique, tant il cherche la simplicité, l'évidence, le nécessaire. On proposera tout de même quelques pistes de caractérisation supplémentaires de cette langue empathique, articulées autour de trois axes particulièrement saillants dans *D'autres vies que la mienne* : la question des figures de discours d'abord, et notamment des métaphores pour dire l'empathie, le travail énonciatif sur le discours

rapporté et le point de vue ensuite, le choix de la modalité interrogative et de la modalisation enfin, permettant de redéfinir l'empathie comme effort d'imagination et de questionnement toujours inachevé et toujours à renouveler.

Figures de l'empathie : métaphores et métonymies

Dans *D'autres vies que la mienne*, si la faculté d'empathie n'est jamais nommée – le mot n'apparaît pas en tant que tel –, elle est néanmoins représentée à de multiples reprises. Elle trouve donc de nombreux relais métonymiques et métaphoriques, à commencer par les images récurrentes et stéréotypées de l'échange de regards (Carrère 2009, 54, 309, etc.), voie d'accès privilégiée au ressenti d'autrui, ou du geste de prendre la main de l'autre pour lui témoigner son soutien (par exemple pages, 58, 212, 254, 285, etc.). L'empathie est également incarnée par deux professions particulièrement mises à l'honneur dans le récit, celles du psychanalyste et du juge, figures-relais de l'écrivain. Carrère évoque longuement l'analyse qu'a suivie Étienne, et celle qu'il a lui-même suivie, en insistant sur la faculté d'empathie du psychanalyste, dont l'écoute attentive et compréhensive fournit un modèle pour l'écrivain (2009, 142). Carrère compare également la fonction de l'écrivain à celle du juge, reliant métaphoriquement les deux professions par la nécessité d'adopter une posture empathique face à autrui (2009, 147). Dès lors, l'ample digression technique sur le travail de juges d'instance d'Étienne et Juliette, spécialistes du droit de la consommation et du surendettement, prend tout son sens. Le combat des deux collègues contre les injustices sociales nécessite un travail incessant de compréhension et de projection dans des situations de vie complexes, pour « continuer à voir dans chaque dossier une histoire singulière, unique, appelant une solution de droit particulière » (2009, 159). Ce travail de l'empathie, c'est aussi celui de l'écrivain qui se projette dans l'histoire douloureuse des personnes rencontrées, et cherche ainsi à réparer d'autres formes d'injustices, par un récit qui se veut « efficace », une littérature qui se rêve « performatif » (Carrère 2007, 169), thérapeutique.

Dans *D'autres vies que la mienne*, l'empathie est donc représentée à travers une série de gestes à valeur métonymique ainsi que par des professions à valeur symbolique. Elle se voit également thématisée via des métaphores spatiales, à l'instar des définitions communes de l'empathie comme faculté de *se mettre à la place d'autrui*, d'opérer un *décentrement* ou un *changement de perspective*, qui

se formulent déjà presque invariablement à l'aide de ces métaphores de « la vie quotidienne » (Lakoff et Johnson 1986). Il s'agit non de tropes poétiques, mais de métaphores structurant notre système conceptuel et reposant sur des *gestalts* expérientielles, ici la spatialisation de l'expérience sensible du sujet. Ces images sont au cœur de la langue d'Emmanuel Carrère, qui, depuis *L'Adversaire* et plus encore dans *D'autres vies que la mienne*, cherche à trouver la « juste place » ou la « bonne distance » (Demanze 2014a, 7) pour saisir la vie d'autrui, tout en gardant conscience de parler depuis une place privilégiée (Regard 2021). Le récit est ainsi scandé par la locution prépositionnelle « à la place de » (Carrère 2009, 269), déclinée sous toutes ses formes : dans des interrogations, « est-ce que tu ferais comme lui, à sa place ? » (42), des négations, « ils sont bien contents de n'être pas à ta place » (220), des répétitions, « s'ils avaient pu ils auraient eu le cancer à sa place, mais elle ne voulait plus qu'on ait le cancer à sa place » (255), ou défigée sous d'autres formes verbales, comme « échanger les places » (60) ou « être placé » (63, 211, 295). La métaphore prend une telle ampleur que le substantif « place » se fait par endroit sujet syntaxique des phrases, comme ici : « une place s'était creusée, que ne pouvaient occuper auprès d'elle ni Patrice ni la famille mais lui seul, et c'est de cette place qu'il nous parlait » (105, voir aussi 109). Être « à [sa] place » (279, 307), « avoir une place » (295), savoir « où [l'on] est » (140, 169, 204, 305), autant d'expressions qui viennent spatialisier métaphoriquement la relation empathique pour mieux la différencier d'une contagion affective, d'une fusion émotionnelle, et souligner la nécessité d'une distance, d'un écart pour comprendre l'autre. Ces métaphores spatiales semblent pour finir se matérialiser au cœur du texte, par la figure de construction qu'est le parallélisme, abondamment employée par Carrère. Le parallélisme désigne le rapport empathique qui se noue entre soi et l'autre, dessinant sur la page des jeux de reflets et de correspondances, par exemple lorsque Carrère met en regard sa vie et celle d'Étienne : « On est en janvier 1981. J'ai 23 ans, je fais mon service militaire comme coopérant en Indonésie, j'y écris mon premier roman. Lui en a 18, il est en terminale à Sceaux » (120). Par ces jeux d'échos et de résonance, Carrère rappelle que l'empathie est avant tout sentiment de soi projeté vers l'autre. Le passage suivant, au sujet d'Étienne, le dit clairement : « Il aime parler de lui. C'est ma façon, dit-il, de parler des autres et aux autres, et il a relevé avec perspicacité que c'était la mienne aussi. Il savait que, parlant de lui, je parlerais forcément de moi » (112). Ici, l'entremêlement des pronoms de première et de troisième personne réalise textuellement le tissage des expériences qui définit l'empathie.

Polyphonie énonciative et mobilité du point de vue

Cette faculté cognitive et affective se voit donc représentée dans le récit à travers des relais figuraux participant d'une stylisation de l'empathie. Le style empathique de Carrère s'incarne également dans un travail poussé sur l'énonciation, et d'abord sur les discours rapportés. De fait, l'auteur présente *D'autres vies que la mienne* (2009, 63, 107) comme un livre de commande, dont l'écriture lui a été explicitement demandée par les proches des deux Juliette disparues, à des moments clés mis en scène dans le récit. Dès lors, Carrère revendique un statut d'« écrivain public » (Garcin 2009), qui se met au service d'autrui par la parole littéraire. Dans de nombreux passages métanarratifs exposant la genèse du texte, il se montre en train d'écouter autrui avec attention et de consigner son propos, pour le retranscrire ensuite le plus fidèlement possible. C'est d'ailleurs le montage, le réagencement des paroles d'autrui, plus qu'une diégèse linéaire, qui semble structurer l'ensemble de l'œuvre. L'écrivain n'est donc qu'un témoin, qui raconte ce que d'autres lui ont raconté (Carrère 2009, 107). Carrère va même plus loin, plaçant son récit sous le signe de la co-auctorialité : il a fait relire son manuscrit à ses premiers destinataires, Hélène, Patrice et Étienne, en leur proposant de changer le texte à leur convenance. On retrouve bien la trace de leurs modifications et commentaires, parfois placés entre parenthèses (Carrère 2009, 131, 181, 295, etc.). Si le récit s'écrit *avec* les autres, sous leur regard et en confiance, il existe aussi *pour* les autres, dans un geste vocatif de don et d'hommage qui sous-tend ce que Dominique Viart et Bruno Vercier (2008, 94) ont appelé une « éthique de la restitution » propre au contemporain. *D'autres vies que la mienne* est en effet dédié aux filles de Juliette, dans l'adresse suivante : « j'aimerais panser ce qui peut être pansé, tellement peu, et c'est pour cela que ce livre est pour Diane et ses sœurs » (2009, 310).

Écrivain public, porte-parole, scribe, passeur, témoin, autant de statuts revenus-diqués par Carrère pour souligner le partage des voix, la polyphonie à l'œuvre dans son récit. Cette délégation de parole s'incarne concrètement dans une série de récits « au second degré » (Piat 2022), de discours rapportés créant un véritable « feuillement énonciatif », procédé particulièrement représentatif d'une poétique empathique. Cette intrication des voix est d'abord appuyée par l'absence systématique de guillemets lorsqu'il fait parler les personnages au discours direct (Carrère 2009, 284, 292, etc.). Cette absence de démarcation typographique entre la voix du narrateur et la parole d'autrui résorbe l'hétérogénéité

discursive en un lissage énonciatif qui entérine le geste d'identification au récit de l'autre. À ce titre, si l'on trouve parfois des verbes introducteurs dans le texte, notamment « raconter » (Carrère 2009, 27, 31, 112, 121, 201, 211, 257, 292, etc.) le discours indirect est très minoritaire. Carrère lui préfère le discours indirect libre (DIL), là encore pour mieux épouser la parole de l'autre et réduire la distance entre les niveaux énonciatifs en gommant la frontière entre énonciation encadrante et énonciation rapportée, parfois dans de longues séquences calquées sur un phrasé oralisé. Dans certains passages, Carrère va plus loin encore dans le travail de la polyphonie énonciative, pour mieux entrer dans la tête des personnages et concrétiser textuellement son empathie. Dans l'extrait suivant, Delphine, qui vient de perdre sa fille, regarde Hélène s'éloigner avec son fils. L'auteur, imaginant ses pensées, glisse insensiblement vers le discours direct libre : « Delphine les a suivis des yeux. Que pensait-elle ? Que sa petite fille, qu'elle câlinait et bordait encore quatre soirs plus tôt, elle ne câlinerait et borderait plus jamais ? [...] Comment est-il possible que cette femme serre contre elle son enfant vivant alors que ma petite fille à moi est toute froide et ne parlera plus jamais et ne bougera plus jamais ? » (Carrère 2009, 58-59, voir aussi 274). Par l'usage du discours direct libre, Carrère fait donc parfois tenir à ses personnages des propos inventés, dont l'apparition semble justifiée par la démarche empathique qui est la sienne. En retour, l'identification du lecteur aux protagonistes se voit facilitée par cette hybridation énonciative.

Cet usage singulier du discours rapporté est donc bien sous-tendu par une visée empathique. Plus encore que la polyphonie, c'est le travail sur le point de vue (PDV) qui porte le style empathique d'Emmanuel Carrère. Il s'agit de représenter linguistiquement l'empathie, sans nécessairement faire parler autrui. Un locuteur, ici l'écrivain, instance matérielle qui produit l'énoncé et se donne comme énonciateur premier, adopte alors dans sa voix propre la perspective d'un énonciateur second, source d'un certain PDV, c'est-à-dire d'un regard plus ou moins subjectif sur les objets dénotés, perceptible par divers choix de référenciation linguistique (Rabatel 2008). Dans *D'autres vies que la mienne*, l'empathie de l'écrivain-locuteur se manifeste par un syncrétisme assumé entre son PDV comme énonciateur premier et celui de l'énonciateur second, le plus souvent Étienne ou Patrice. Plus encore, les indices d'une co-énonciation indiquant que Carrère parle *avec les autres* (contextualisation du DIL à l'aide d'incises, retour au présent d'énonciation ou apparitions du *je* auctorial) se font parfois moins nombreux, le locuteur privilégiant la sous-énonciation. L'écrivain parle alors *les*

mots des autres, dans une posture de repli et d'allégeance ici très volontaire au PDV d'autrui (Rabatet 2012). Pour ne prendre qu'un exemple de ce phénomène récurrent, lorsque Carrère retrace les perceptions et les pensées d'Étienne après son amputation – « Il n'a plus mal, donc. Il ne sent rien. [...] Il ne pense qu'à cela, il a une jambe en moins » (Carrère 2009, 133) – il faut attendre deux pages entières pour trouver un marqueur de discours rapporté réindexant le propos sur la situation d'énonciation cadre – « Il passe très vite sur cet épisode » (135). Le lecteur ne peut donc plus trancher entre discours indirect libre ou récit avec point de vue représenté de l'autre, dont l'auteur imaginerait la pensée, les paroles, et les actions. Cette indistinction matérialise la démarche empathique, la fusion des PDV dans une même voix mimant le partage momentané des espaces mentaux.

Dans *D'autres vies que la mienne*, Carrère dramatise ce dialogisme des points de vue, explicitant cette expérience de pensée par la répétition incessante du verbe « j'imagine » (30, 138, 251) et plus encore de la formule « j'essaie d'imaginer », par exemple dans « J'essayais d'imaginer quel souvenir elle garderait, adulte, de cette journée. J'essaye d'imaginer, en écrivant ceci, ce qu'elle éprouvera si elle le lit un jour » (86), ou, au sujet d'Étienne, « J'essaie d'imaginer, non seulement son état en sortant de la consultation, mais celui de son père qui l'avait accompagné » (128). L'expression illustre bien le mouvement empathique, combinant autocentrisme, subjectivité – le « je » de « j'imagine » – et allocentrisme, effort de projection dans l'état mental d'autrui, imagination de son ressenti, désir de comprendre son intérriorité. Selon Alain Berthoz (2004, 254-255), l'empathie désigne « mon propre regard [...] que je porte sur le monde à la place de l'autre ». Le transfert analogique du soi-même *comme* un autre, l'intersubjectivité semble donc synthétisée par la forme verbale *j'essaie d'imaginer*. Ce véritable stylème de la prose de Carrère illustre la mobilité empathique (Rabatet 2016), et invite le lecteur à poursuivre ce mouvement identificatoire.

Limites de l'empathie : modalité interrogative et modalisation

Ce qu'exprime également l'expression *j'essaie d'imaginer*, c'est le caractère limité, incertain du mouvement empathique, qui se réduit modestement à un essai, un effort toujours renouvelé pour se mettre à la place de l'autre, sans jamais y parvenir pleinement. C'est ce qu'illustre aussi la prédominance de la modalité interrogative dans *D'autres vies que la mienne*. L'empathie y est non seulement

thématisée, mais aussi interrogée, problématisée. La projection empathique se restreint bien souvent à une série d'interrogations rhétoriques, comme ici au sujet des filles de Juliette : « Qu'est ce qui se passait dans leur tête ? Cela veut dire quoi, quand on a sept ans, de savoir que sa mère est en train de mourir ? Et quand on a quatre ans ? Un an ? » (Carrère 2009, 79), ou à propos d'Étienne : « À quoi pensait-il en séchant sa chimiothérapie [...] ? » (125). La prépondérance de l'interrogation partielle directe, avec inversion simple, dans des phrases courtes et parfois averbales signale à la fois l'urgence et l'impossibilité de déchiffrer l'autre. La prénance de la modalité interrogative pour dire l'empathie redéfinit cette dernière comme exercice de questionnement jamais achevé, vers une vérité de l'autre jamais atteinte, qui ne peut déboucher que sur des conjectures.

Cette idée est marquée par les nombreux passages de reconstructions hypothétiques dans le récit, où Carrère imagine ce que vit autrui en démarquant les limites de son savoir à l'aide de modalisateurs. On rencontre notamment les verbes d'opinion « je pense » (Carrère 2009, 139, 201, 226, 262, 309) et « je crois » (42, 147, 263) lorsque l'auteur propose une interprétation personnelle de l'état mental d'autrui. L'usage de l'auxiliaire de modalité épistémique *devoir* (24, 65, 201, 207, 305) et de l'adverbe *peut-être* (99, 129, 250, 300) remplit régulièrement la même fonction, comme dans cet extrait : « Ils devaient être allongés sur leur lit, en silence. Peut-être se seraient-ils l'un contre l'autre. Peut-être pleuraient-ils tous les deux, tournés l'un vers l'autre » (78). Dans ces reconstructions imaginées, parfois au conditionnel (89, 130), l'auteur s'autorise à inventer des scènes précises, à simuler les pensées ou les paroles de l'autre, tout en continuant à distinguer sa subjectivité de celle d'autrui par la modalisation de l'assertion. Ainsi, la modalité interrogative et l'expression de l'hypothèse requalifient l'empathie comme espace du doute, de l'ignorance, comme énigme insoluble, notamment face à la souffrance d'autrui. La réponse négative de Carrère, quand son fils lui demande ce qu'il ferait à la place de Philippe, dont la petite-fille vient de mourir, l'illustre bien : « Je ne sais pas » (42). Lorsqu'il pense à Delphine et Jérôme, qui ont refait leur vie après le drame du tsunami, l'écrivain affirme : « Je trouve cela admirable, incompréhensible, mystérieux. C'est le mot le plus juste : mystérieux » (305). Cette insistance autonymique sur l'adjectif *mystérieux* souligne tout ce que la démarche empathique garde d'opaque et d'insaisissable.

C'est ce qui justifie l'attention que porte Carrère aux limites et ratés du processus empathique dans *D'autres vies que la mienne*, n'hésitant pas à mettre en scène les moments où la projection empathique échoue, résorbée dans l'égoïsme,

ou les instants où l'empathie est rendue difficile par la détresse de l'autre, comme lorsque Carrère décrit une Hélène « hors d'atteinte », murée dans sa souffrance, à la douleur impartageable, profondément solitaire (Carrère 2009, 23, 77). L'écrivain propose alors une vision réaliste, non idéalisée, de la faculté d'empathie, où la communication interpersonnelle et le partage affectif restent des pouvoirs limités. Ce hiatus fait pleinement partie du mouvement empathique. Face à Delphine et Jérôme qui ont perdu leur fille, Carrère écrit : « Nous avons vécu cela ensemble, pendant quelques jours nous avons été à la fois aussi intimement proches et aussi radicalement séparés qu'il est possible de l'être » (60), ou, devant tous ceux qui ont perdu des parents dans le tsunami : « La veille encore ils étaient comme nous, nous étions comme eux, mais il leur est arrivé quelque chose qui ne nous est pas arrivé à nous et nous faisons maintenant partie de deux humanités séparées » (30). Dans ces extraits, chiasmes, antithèses et oxymores viennent bien ressaisir les paradoxes inhérents à l'empathie. Cette réflexion sur les limites de l'empathie pousse même le narrateur à avouer : « Je pense, découragé : si on n'a pas vécu cette expérience, on ne peut rien en dire » (257). L'une des caractéristiques du style empathique serait-elle de dire l'impossibilité même de dire, dans une prétérition généralisée ? Comme le souligne l'extrait suivant, c'est pourtant cette imperfection intrinsèque au processus empathique qui en justifie l'écriture : « Un jour, j'ai dit à Étienne : Juliette, je ne la connaissais pas, ce deuil n'est pas mon deuil, rien ne m'autorise à écrire dessus. Il m'a répondu : c'est ça qui t'y autorise [...] » (279). C'est donc dans l'écart, le creux dessiné par l'empathie, que se loge la possibilité de son expression littéraire.

Nous avons ainsi isolé quelques spécificités discursives, aux niveaux thématiques, narratifs, figuraux, énonciatifs, et modaux, constituant des pistes à développer pour la définition d'un style empathique, dont *D'autres vies que la mienne* serait un lieu d'émergence exemplaire. La prose de Carrère signale la fascination de l'écrivain pour le mystère que constitue l'autre, *l'alter ego*, et que la langue reflète à sa manière. Carrère institue donc, dans l'espace du récit, la possibilité d'une communauté empathique, invitant le lecteur, à son tour, à partager les expériences et les émotions décrites, dans une langue qui tout à la fois dit et provoque l'empathie.

Bibliographie

- Berthoz Alain et Gérard Jorland (dir.) (2004) : *L'Empathie*, Paris : Odile Jacob.
- Bouju Emmanuel (2014) : « Énergie romanesque et reprise d'autorité (Emmanuel Carrère, Noémi Lefebvre, Jean-Philippe Toussaint) », *L'Esprit Créateur* 54/3, 92-105.
- Boyer-Weinmann Martine (2005) : *La Relation biographique : enjeux contemporains*, Seyssel : Champ Vallon.
- Brière Emilie (2018) : « “Tout y est vrai” », in Laurent Demanze et Dominique Rabaté (dir.), *Emmanuel Carrère : faire effraction dans le réel*, Paris : P.O.L., 341-344.
- Burgelin Claude (2014) : « L'art complexe de la simplicité. *D'autres vies que la mienne* », *Roman* 20-50 57, 71-80.
- Carrère Emmanuel (1993) : *Je suis vivant et vous êtes morts*, Paris : Seuil.
- Carrère Emmanuel (2000) : *L'Adversaire*, Paris : P.O.L.
- Carrère Emmanuel (2007) : *Un Roman russe*, Paris : P.O.L.
- Carrère Emmanuel (2009) : *D'autres vies que la mienne*, Paris : P.O.L.
- Carrère Emmanuel et Nelly Kapriélian (2015) : *Écrire, écrire, pourquoi ? Emmanuel Carrère*, Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1690> [12/06/2024].
- Demanze Laurent (2014a) : « Les vies romanesques d'Emmanuel Carrère », *Roman* 20-50 57, 5-14.
- Demanze Laurent (2014b) : « “Une façon de vivre”. Entretien avec Emmanuel Carrère », *Roman* 20-50 57, 15-22.
- Demanze Laurent (2019) : *Un Nouvel âge de l'enquête*, Paris : José Corti.
- Dufay François (2009) : « La vie des autres », *L'Express*, https://www.lexpress.fr/culture/livre/d-autres-vies-que-la-mienne_823379.html [12/06/2024].
- Garcin Jérôme (2009) : « Emmanuel Carrère entre la mort et la vie », *Bibliobs*, <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20090306.BIB3069/emmanuel-carrere-entre-la-mort-et-la-vie.html> [12/06/2024].
- Gefen Alexandre (2017) : *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris : José Corti.
- Gobert Fabrice (2018) : « *Les Revenants* (printemps 2011) », in Laurent Demanze et Dominique Rabaté (dir.), *Emmanuel Carrère : faire effraction dans le réel*, Paris : P.O.L., 51-57.

- Jurga Antoine (2021) : « *D'autres vies que la mienne* ou le récit vrai du témoin », *Lublin Studies in Modern Languages and Literature* 45/4, 69-78.
- Lakoff George et Mark Johnson ([1985] 1986) : *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, trad. par Michel de Fornel avec la collaboration de Jean-Jacques Lecercle, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Piat Julien (2022) : « Comment raconter “D'autres vies que la mienne” ? De quelques réglages énonciatifs dans le récit à la première personne des années 2000 », in Cécile Narjoux et Claire Stoltz (dir.), *Fictions narratives au XXI^e siècle. Approches rhétoriques, stylistiques et sémiotiques*, Rennes : PUR, 101-113 ; coll. « La Licorne ».
- Rabaté Étienne (2018) : « Lecture de *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère : le réel en mal de fiction », in Laurent Demanze et Dominique Rabaté (dir.), *Emmanuel Carrère : faire effraction dans le réel*, Paris : P.O.L., 289-300.
- Rabatel Alain (2008) : *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, Limoges : Lambert Lucas.
- Rabatel Alain (2012) : « De l'intérêt des postures énonciatives de co-énonciation, sous-énonciation, sur-énonciation pour l'interprétation des textes (en classe) », *La Clé des Langues*, <https://cle.ens-lyon.fr/langues-et-langage/langues-et-langage-comment-ca-marche/de-l-interet-des-postures-enonciatives-pour-l-interpretation-des-textes> [10/07/2024].
- Rabatel Alain (2016) : « L'énonciation problématisante : en dialogue avec *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère », *Arborescences* 6, 13-38.
- Regard Frédéric (2021) : « De l'empathie biographique. Réel, fiction et imagination dans les “vies de peu” », *Littérature* 203/3, 73-87.
- Viart Dominique et Bruno Vercier (2008) : *La Littérature française au présent*, Paris : Bordas.